

d'environ dix secondes, tout fumant et prêt à s'enflammer. Alors je pensai combien il serait curieux et glorieux même de rapporter avec moi au Canada quelques-unes de ces pierres de soufre et de lave que j'aurais enlevées moi-même dans l'intérieur du cratère. Sur le champ et sans prendre de temps de la réflexion, je brise en plusieurs pièces le bâton que je tenais à la main, pour en faire une sorte de pincette, car les pierres étaient trop chaudes pour les prendre à la main ; puis je descends cinq ou six pieds dans le gouffre béant, et avec mon instrument improvisé, je saisiss ce que j'appelais et ce que j'appelle encore quelques relique du monstre, puis je remontai tout fier et tout joyeux au grand ébâchissement de quelques personnes qui se trouvaient là. La semelle de mes souliers était toute brûlée. J'étais trop excité, trop plein d'enthousiasme, dans le temps, pour penser au danger auquel je venais, une seconde fois de m'exposer. Mais le lendemain quand je me rappelai ma journée, je frissonnai, je fus épouvanté. Si la cendre glissante m'avait entraîné au centre du cratère, foyer principal du volcan, que serais-je devenu ? La pensée seule m'en glaça encore le sang dans les veines.

— J'ai cru que vous aimerez à voir ces pierres mêmes que j'ai ramassées, littéralement, au péril de ma vie, (ici, M. le *Lecteur montra à l'assemblée quelques-unes de ces pierres. Puis il lut gravement la réflexion suivante écrite par lui sur le Vésuve même.*)

— Chose singulière, étrange coïncidence pour moi, « je me trouve sur le Vésuve le 23 Novembre, le même jour et peut-être à la même heure que, près de 18 siècles auparavant, commença la fameuse éruption de 79. »

J'avais fait en sorte, en montant sur le Vésuve, de m'y trouver au moment du soleil couchant. C'était une heureuse idée dont je fus amplement récompensé par le coup-d'œil ravissant qui se fit alors dans le firmament en présence de la plus riche magnificence de la Nature. C'était le plus beau spectacle que j'eusse vu et, je pense, que je verrai jamais de ma vie. Il me semble voir véritablement l'idéal du beau, et involontairement me vint alors à l'esprit le chant de Corinne sur les beautés et les souvenirs de Naples, morceau que l'on peut à juste titre appeler le chant du cygne.

Cependant le ciel se teignait des lueurs dorées du crépuscule et je ne pouvais m'éloigner du spectacle grandiose qui captivait mes sens, il fallut pourtant le quitter, et ce fut pour descendre en une dizaine de minutes, comme je l'ai dit, la même élévation, le même chemin qu'il n'avait pas été possible de monter en moins de cinquante.

On glisse, plutôt qu'on ne descend, dans une large coulée de cendre si légère, qu'un seul pas vous porte mollement à plus de douze et même de vingt pieds plus bas, sans arrêter. Vous arrivez au bas sans vous en apercevoir, tant la descente a été rapide et même amusante.

Je vis en passant l'observatoire météorologique bâti à quelques centaines de pas du Vésuve. Je m'arrêtai à l'ermitage de San-Salvador, pour m'y reposer et goûter au vin fameux, produit sur le flanc même de la montagne, et connu dans tout l'univers sous le nom de *Lacryma Christi*.

La petite chapelle de l'ermitage paraît petite, pauvre, noire et nue, mais je la trouvai grande et belle par cette pauvreté et cette nudité mêmes. Quel dévouement que celui de cet homme qui, vient ici, à deux pas de la mort, exposer continuellement sa vie pour ceux qui pourraient se trouver surpris par quel-

qu'accident. Autrefois le Roi de Naples entretenait à l'ermitage un piquet de carabiniers pour accompagner les voyageurs jusqu'au Vésuve, car on pouvait facilement être assassiné, sans ombre de secours, dans cette solitude inhabitable. Je ne vis pourtant là aucune apparence de garnison, je ne sais si on l'a retirée. Presqu'en face de l'ermitage se trouvent quelques arbres, dernier adieu de la végétation, et qui forment un contraste frappant avec la stérilité qui les environne.

En sortant de l'ermitage, j'aperçus la lune qui se levant derrière le Vésuve, venait à son tour éclairer de sa lumière argente, une moitié de la scène que je venais de contempler, laissant l'autre dans l'ombre. Encore tout plein des délices de cette belle soirée, nous achevâmes la descente par une route superbe nouvellement établie par le Roi régnant.

Arrivé à mon point de départ, à Résina, vers dix heures du soir, je retournai à Naples dans une de ces voitures si particulières au pays et que l'on nomme le *corricolo*. Elle est assez singulière et originale pour qu'il faille, ici en donner une courte description qui clorra, si vous le permettez, cette esquisse sans doute trop longue.

— Le *corricolo*, dit l'Abbé Gaume, est la voiture Napolitaine par excellence. Habitants de la ville et de la campagne, Lazzaroni et Bourgeois, Militaires et Artisans, hommes et femmes, semblent y monter avec un égal bonheur. J'ajouterais de mon chef que pour la forme, il ressemble beaucoup à nos anciennes calèches, encore assez communes à la campagne ; mais ce qui ne ressemble à rien, ajoute le même auteur, c'est la manière dont s'y placent les voyageurs au nombre de dix, douze et même de quatorze. Ils sont partout, dedans, devant, derrière, dessous et dessous ; debout, assis, couchés, accroupis ; riant, chantant, jasant et surtout gesticulant avec ce talent minime si vif et si varié qui permet aux Napolitains d'entretenir la conversation sans prononcer une seule parole et sans être compris des étrangers. Quand le *corricolo*, orné de cette société au costume pittoresque, passe rapidement devant vous, on ne sait si on voit des ombres chinoises ou une voiture de masques.

ESSAI SUR LA TOLERANCE.

LECTURE PUBLIQUE, FAITE AU CABINET PAROISSIAL PAR
MESSIRE GIBAND, LE 18 MARS 1858.

Nous vivons dans un siècle que l'on vante beaucoup pour la Tolérance, dans un pays où l'on dit cette Tolérance proverbiale. Je ne viens pas disputer au XIX^e siècle, ce que l'on nous donne comme une de ses gloires, et que, dans d'autres pays, on eut regardé, peut-être, comme une de ses hontes. Je ne viens pas non plus rechercher jusqu'à quel point notre pays est, sous le rapport de la Tolérance, un pays modèle. Ce sont là des questions d'amour propre, qui ne sauraient être d'un grand intérêt, et dans la solution desquelles il est facile de se faire de flattantes illusions. Je veux me placer à un point de vue plus général et plus élevé. Je me propose d'étudier avec vous, en ce moment : 10. Quelle doit être l'opinion, disons mieux, la conviction ferme et bien arrêtée d'un Catholique sur cette Tolérance dont on fait tant de bruit ? 20. Quelle doit